

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles



Publié sous la direction de M^{me} Laure Tedesco
 François TEDESCO, Éditeur, 39, boulevard Raspail, PARIS



Organe de la Société
des Poupées — Paris

CONTE POUR LES ABEILLES

Il y avait une fois une jolie petite abeille d'or qui voltigeait gaie-ment dans les airs. Elle allait d'une fleur à l'autre, se baissant jusqu'aux plus petites, revenant aux plus grandes, prenant dans chacune d'elles ce qu'il y avait de meilleur pour son miel et ne se reposant jamais. Tout en volant de côté et d'autre, elle chan-



Une jolie abeille.

tait sa chanson harmonieuse de jeune abeille laborieuse.

Un ours survint. — C'était un gros ours brun, plus très jeune, plus très aimable, qui faisait sa promenade matinale. Arrivé en haut de la côte, il se laissa tomber au pied d'un arbre, épuisé de fatigue.

La petite abeille d'or se dirigea vers lui et lui dit aimablement :

— Bonjour, messire l'ours. Vous m'avez l'air bien fatigué. Puis je vous être utile à quelque chose ?

L'ours répondit par un grognement, car il était de méchante humeur.

— Oh ! oh ! vous n'êtes pas

très sociable, ce matin, messire l'ours, que vous est-il donc arrivé ?

— J'ai rencontré le renard avec lequel je me suis disputé. C'est un compagnon désagréable et méchant.

— Ce n'est pas une raison pour être si peu aimable avec moi qui ne vous ai rien fait. Allons, dites-moi bonjour gentiment.

— Toi ? mais tu n'as pas cessé de me fatiguer depuis que je suis là. Tu vas, tu viens, tu te balances devant mes yeux au point de me faire mal au cœur. Si encore tu restais silencieuse ! Mais tu fais un bourdonnement d'enfer et il n'y a pas moyen de fermer l'œil. Allons, laisse-moi en paix et va-t'en faire la folle un peu plus loin.

— Ah ! c'est trop fort de s'entendre traiter ainsi par le plus lourd et le plus laid de tous les animaux ! Je pourrais bien vous faire repentir de vos paroles, messire l'ours !

— Tais-toi donc, bavarde, et va-t'en plus loin, te dis-je, ou je vais te donner un coup de patte après lequel tu ne feras plus la maligne. Tu oublies donc à qui tu as affaire ?

— A qui j'ai affaire ? Je ne le sais que trop. Au plus grossier person-



Un ours survint.



Elle se précipite.

nage de la forêt. Mais vous allez me faire des excuses, messire l'ours.

— Des excuses ! à une abeille aussi insupportable qu'elle est laide avec sa taille ridiculement serrée...

L'ours n'eut pas le temps de continuer son discours. La petite abeille d'or se précipita sur lui et lui piqua le nez, lui piqua le museau, lui piqua les oreilles tant et tant que le gros ours fut obligé de demander grâce.

Comme il implorait son ennemie, le renard survint, n'ayant pas oublié sa querelle récente avec l'ours. Content de pouvoir se venger à peu de frais, il s'écria :

— Quelle honte, pour tous les ours, de penser que le plus gros et le plus fort d'entre eux a demandé grâce à une méprisable petite abeille.

— Nous allons bien voir, messire renard, si je suis aussi méprisable que vous le pensez !

Ce disant, la petite abeille d'or se jeta sur le renard et lui piqua le nez, lui piqua le museau, lui piqua les oreilles, lui piqua la langue et le laissa hurlant de douleur, auprès de l'ours qui se roulait dans l'herbe pour essayer d'éteindre le feu de ses piqûres.

Et la petite abeille d'or, ayant châ-

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

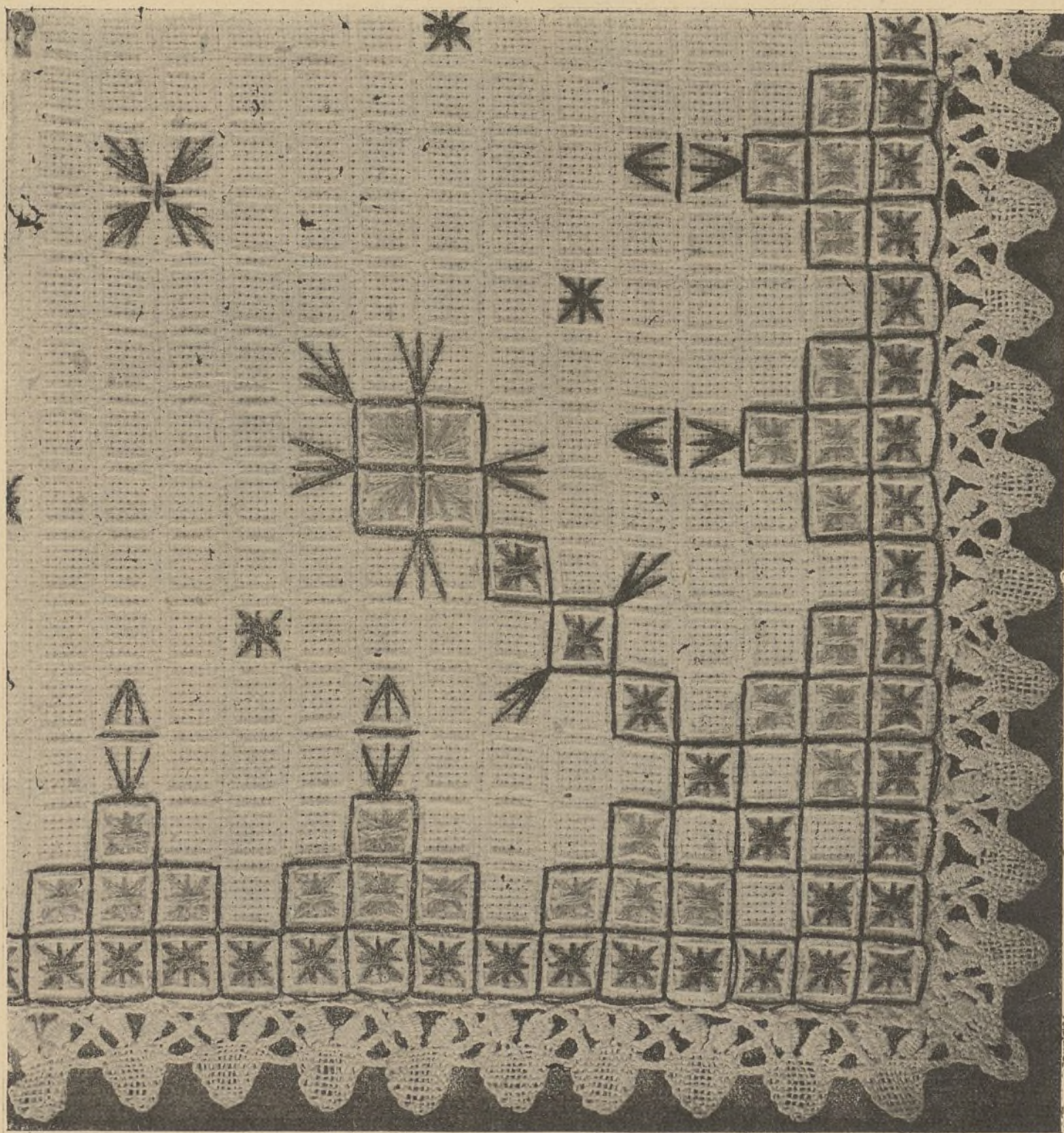
1^{re} Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

PETIT TAPIS

Fournitures jointes à ce numéro : Tissue étamine, simili plat M. F. A. bleu faïence et noir.

Ce petit tapis, que j'ai choisi très simple, est un vrai travail de vacances. Il est composé de petits motifs faits au « point du diable ».

facilement en copier la disposition. Je vous dirai seulement que tout le premier rang est fait avec le ton le plus foncé de bleu ; le deuxième ton est employé pour



On appelle « point du diable » un point à la croix traversé par un point lancé horizontal, un autre vertical.

Vous vous rendrez parfaitement compte de la façon de faire ce point en regardant attentivement la gravure.

Pour vous faciliter le travail, je vous montre ici le quart du tapis en grandeur naturelle ; vous pourrez

tout le reste. Chaque point est fait dans un des petits carreaux du tissu, puis il est serti au point lancé en noir.

Les points lancés des petits motifs qui occupent le centre sont faits également en noir. Le tapis est garni d'une dentelle cousue au bord.

(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Étranger : 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

— Eh bien, mes chéries, avez-vous bien travaillé depuis la dernière fois?

— Voyons, que veut Marcelle?

— Moi, tante, j'aimerais bien faire un porte-



Fig. 1. — Porte-Journaux. Planche n° 1. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 3 fr. 75.
Ruban : 0 fr. 60 le mètre.

— Oh! oui, tante, nous avons tout fini et nous venons te demander de nouvelle besogne.

— Voilà qui est bien et je vous félicite. Avez-vous des idées?

— Oh! oui, tante, nous voulons faire beaucoup de choses pour emporter avec nous. Mais nous commencerons avant de partir, sois sans crainte.

journaux pour ma chambre; le mien est fané et je voudrais en avoir un nouveau. En as-tu un?

— J'ai justement un très gentil modèle fait avec une broderie que tu connais bien : du passé plat et du point de tige.

— J'aime bien faire cette broderie, en effet, tante, et, si tu veux me dire quels tons employer, j'espère



Fig. 2. — Tablier sac à ouvrage.
Dessiné et échantillonné avec fournitures et dentelle : 8 fr. 50.
Ruban : 0 fr. 60 le mètre. Dessin sur papier : 1 fr.

que, la prochaine fois, tu seras contente de moi.

— Comme fond, choisis un tissu de fantaisie, vieux rose ou vieux bleu. Les feuilles sont entièrement contournées au point de tige avec une gamme de trois tons de vert lierre. Le ton le plus clair se trouve à la base de la feuille; le moyen, au milieu; le plus foncé, au bord. Les tiges sont faites également au point de tige; les baies sont faites au passé plat en blanc.

La broderie, bien repassée, est posée sur un carton souple, puis elle est montée en couture dans le haut et le bas seulement sur un carton fort, un peu moins haut, ce qui donne cette sorte de renflement sous lequel on glisse les journaux. Un ruban fixé dans le haut sert à accrocher le porte-journaux.

Tablier sac à ouvrage.

— Te rappelles-tu, tante, une fois tu nous avais donné un petit tablier bien gentil, avec une poche pour mettre le dé, le fil, etc.

— Oui, petite Germaine, je me souviens très bien. Aurais-tu l'intention d'en faire encore un ?

— Oui, tante, parce que tu sais ce sera bien commode pour la campagne; je n'égarerai plus mes affaires au moins.

— J'avais justement l'intention de vous en proposer un, le voici :

Il est en linon-mousseline et est orné d'une suite de pommes de pin.

Celles-ci seront brodées au passé plat par petites divisions, avec une gamme de simili plat bois. Tu pourras même te contenter de les contourner au point de tige.

La poche seule est brodée, elle est posée sur le tablier et maintenue sur les bords par une couture.

Le tablier lui-même est froncé dans le haut, puis les fronces sont glissées entre les deux épaisseurs de tissu de la ceinture en forme.

Il faudra ménager une coulisse, à quelques centimètres du bord du sac, dans laquelle on passe un ruban.

Quand on veut travailler, on laisse la poche libre; quand on a fini, on rabat la ceinture dans la poche, on serre ce ruban et on obtient un sac tout à fait coquet.

— Et la dentelle, tante ?

— C'est vrai, j'oubliais de t'en parler. Elle est cousue en surjet tout autour du sac, lorsque celui-ci est terminé.

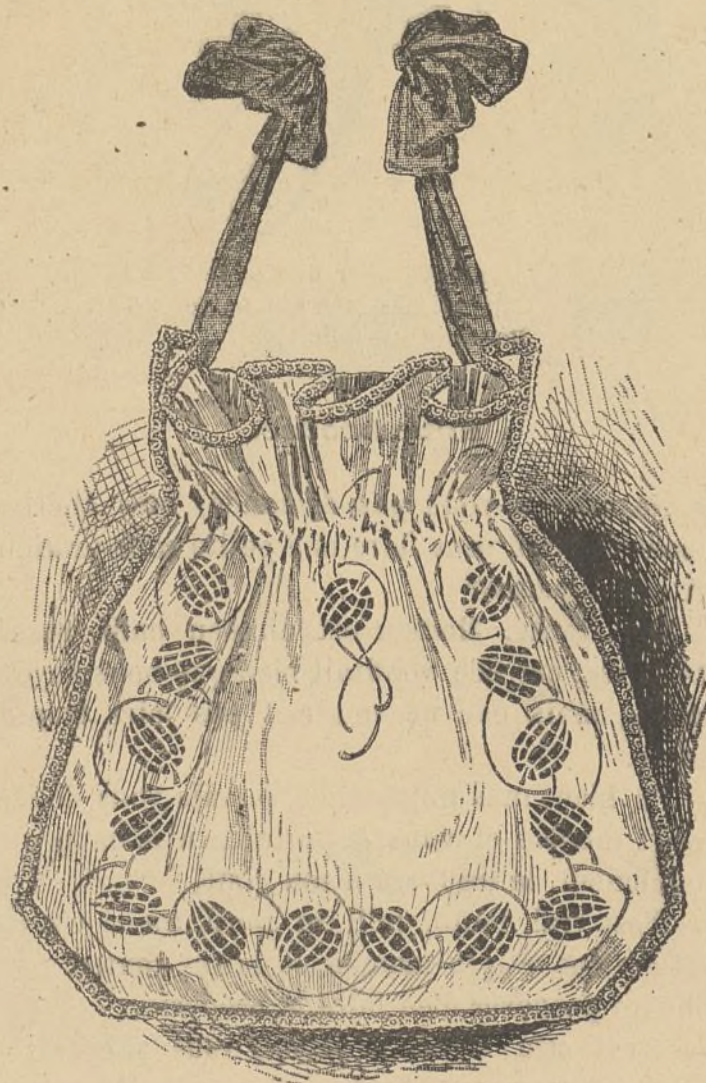


Fig. 3. — Le tablier sac à ouvrage, fig. 2, fermé.



Fig. 4. — Robe brodée pour fillette de 12 à 14 ans.
Patron : 1 fr. 25. Dessinée sur papier : 6 fr.
Dessinée sur toile : 35 fr.

Robe brodée.

— Ne m'aviez-vous pas demandé, mes chéries, un conseil pour vous faire une petite robe pratique pour la campagne?

— Oui, tante. Maman est un peu embarrassée cette année, car elle voudrait bien que nous soyons gentilles, mais elle ne voudrait pas faire trop de dépense.

— Eh bien, mes mignonnes, je vais vous donner ce petit modèle et vous le porterez à maman qui, certainement, le trouvera à son goût.

— C'est vrai, tante, qu'il est gentil tout plein ton modèle et pour que maman se laisse tenter, nous allons lui proposer d'en faire la broderie.

— C'est cela; de cette façon, vous allégerez la besogne de maman et vous serez plus heureuses encore de porter votre robe.

D'ailleurs, la broderie n'est pas difficile du tout, c'est uniquement de l'anglaise que je vous ai appris bien souvent à exécuter et que vous faites assez bien.

En vous appliquant un peu, vous pourrez faire de bonne besogne.

La jupe est de forme cloche, comme le veut la mode du moment, et le corsage est une blouse à basque tout à fait coquette.

La robe sera faite naturellement en toile.

Mouchoir.

— Tu ne m'as encore rien demandé, Christiane, comment se fait-il?

— Parce que je voulais voir si tu n'avais rien qui me plaise mieux que ce que je voulais faire.

— Que voulais-tu donc faire?

— Un mouchoir, tante, mais tu n'en n'as pas.

— Mais si, petite, j'en ai même un très gentil, tiens là, dans cette corbeille.

— Oh! oui, il est gentil!

— Tu le feras en batiste blanche et tu feras toute la broderie, fleurs et feuilles, à l'anglaise. Les bords sont limités par un feston très découpé, allégé de pois à l'anglaise.

Pour la chambre.

— Tu ne sais pas, tante, ce que nous aimerions bien faire? Eh bien, ce sont des ouvrages pour nos chambres.

— Voilà une très bonne idée, mes chéries, et ce

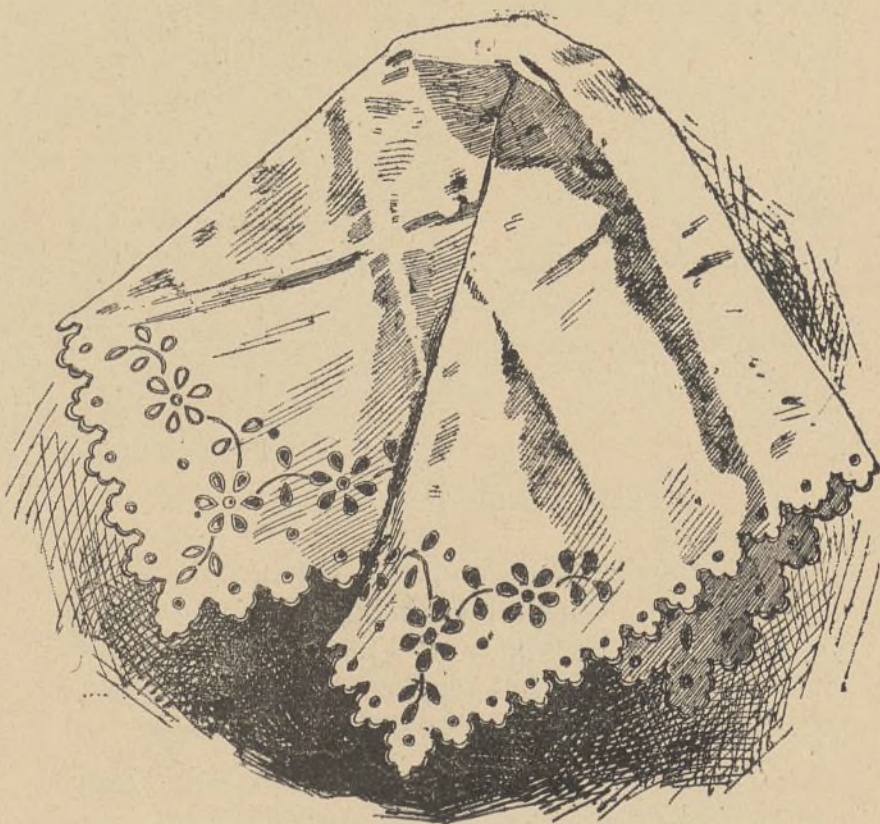


Fig. 5. — Mouchoir. Planche n° 2. Dessiné avec coton · 1 fr. 25.

sera, en outre, une très bonne occupation pour les vacances.

Si vous voulez, nous pourrions commencer par faire des mystères et aussi un petit coussin.

J'ai là un modèle dont le dessin est facile, gentil

Le mystère, qui mesure 50×80 , est exécuté sur toile ancienne fine blanche et est entouré d'un picot de fil.

Le coussin est fait en même tissu; il est monté en taie et est garni, à chacune de ses extrémités, d'une

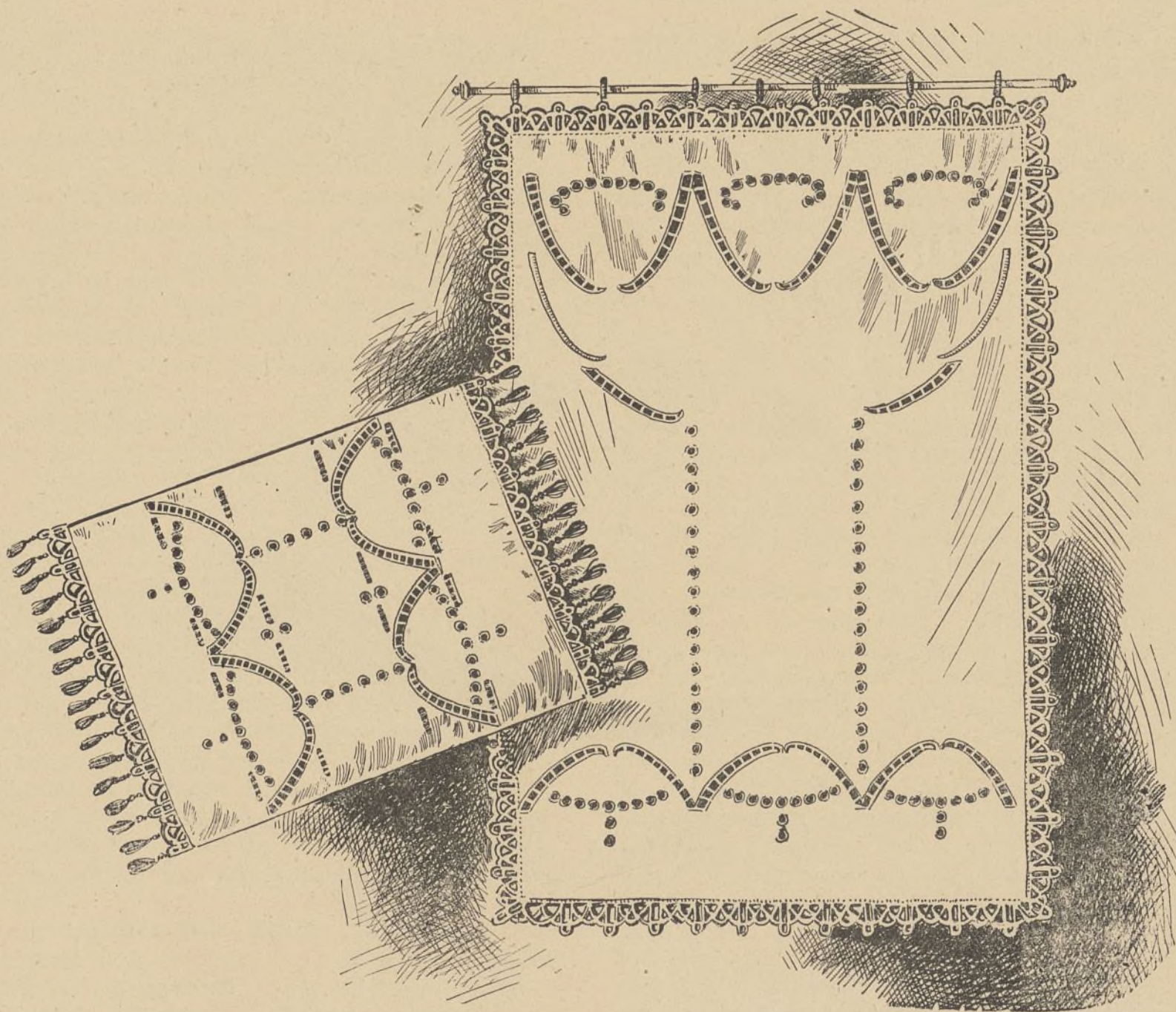
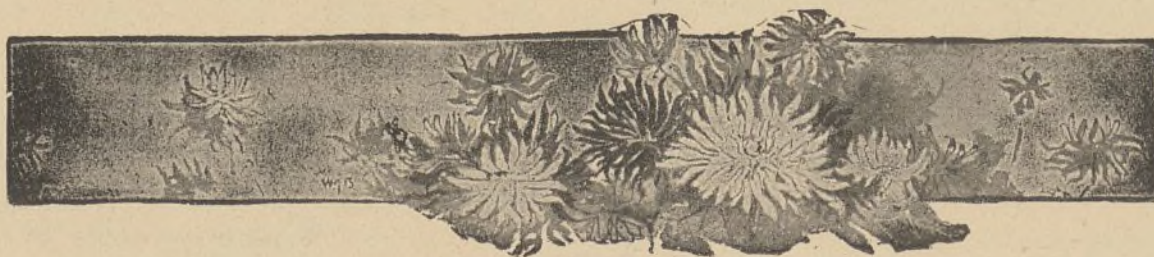


Fig. 6. — Pour la chambre. Mystère. Dessiné avec coton : 6 fr. 50 la paire. Le coussin dessiné avec coton : 3 fr. 75.
Planche n° 3. Picot : 0 fr. 60 le mètre; frange : 2 fr. 10 le mètre.

et vous pourrez faire avec cela un heureux arrangement dans votre chambre. Tous les ornements sont faits à l'anglaise à brides, les pois à l'anglaise simple.

frange de fil; à l'intérieur de l'enveloppe, vous glisserez un coussin de satin qui formera transparent.



EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

TABLIER POUR FRISETTE

— Avant de partir pour la campagne, avez-vous bien regardé si rien ne manque à Frisette?

— Oui, tante, je crois qu'elle a tout ce qu'il lui faut.

— Avez-vous songé à lui faire un tablier pour le jardin?

Vous savez qu'avant de broder le feston, il faut le « rembourrer », c'est-à-dire qu'il faut en suivre le tracé à points devant plusieurs fois, et ensuite on travaille par-dessus au point de feston.

Vous pourrez faire ce feston en blanc, en rose ou en bleu.



— Ma foi, non, heureusement que tu y penses, tante?

— En as-tu un à nous montrer?

— Oui, en voici un tout à fait gentil et bien facile à faire.

— Dans quel tissu faudra-t-il le couper, tante?

— Un morceau de toile quelconque, écrue ou blanche.

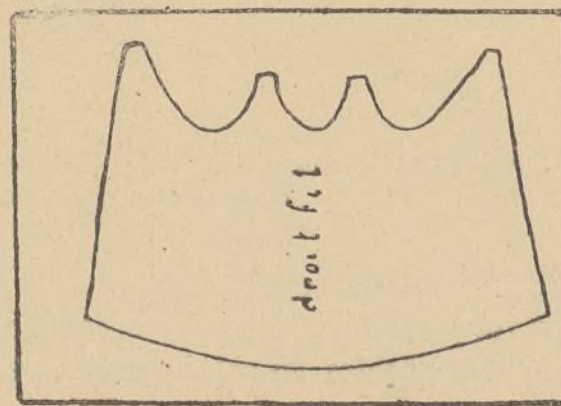
Le patron est en une seule pièce.

— Vous couperez un morceau de tissu de 32 centimètres de haut et 48 centimètres de large. Vous plierez en deux cette bande de tissu dans le sens de la longueur, puis vous poserez le bord droit fil du patron, sur ce pli, et vous couperez tout autour en suivant les contours et en laissant environ 1/2 centimètre au bord pour le dessin.


Cela fait, vous dessinerez tout autour ce feston à dents rondes et bien régulières; puis, devant, vous dessinerez ces petits motifs qui seront brodés à l'anglaise.

— Moi, je le ferai rouge, c'est très joli cette teinte.


— Moi, j'aime mieux le bleu.



— Je vous conseille, mes mignonnes, de broder chacune votre tablier avec une teinte différente, cela évitera des confusions dans les trousseaux de vos filles.



LE JOURNAL DE PITCHOUNETTE



(Suite.)

Arrivé près de l'officier prussien, M. le Curé demande ce qu'on lui veut. On lui répond qu'il faut qu'il trouve 2000 francs parmi les habitants du village, sans cela il sera fusillé le lendemain. Le pauvre curé savait bien qu'il ne pourrait jamais trouver cette somme dans le village, où tout le monde était pauvre déjà avant la guerre, et encore bien plus depuis. C'est alors que l'abbé Granger est venu trouver Baptiste, et notre vieux domestique lui a donné toutes ses économies. Mais cela ne faisait pas encore la somme demandée; alors le brave curé, en apportant l'argent à l'officier prussien, lui a dit :

— Voici tout ce que j'ai pu récolter, mes paroissiens sont pauvres, ils ne peuvent faire plus.

— Il manque 500 francs, répondit l'Allemand.

— Je suis curé de ce village, répondit l'abbé Granger, j'estime que ma personne vaut bien 500 francs, prenez-moi comme otage jusqu'à ce qu'on vous apporte le tout.

Et on l'a gardé comme otage pendant plusieurs semaines. Mais au lieu des 500 francs qu'attendaient les méchants fils de l'ogre, c'est 500 obus français qu'ils ont reçus sur la tête, ce qui les a fait déguerpir en laissant derrière eux des armes et des munitions et des monceaux de boîtes de conserve et de bouteilles vides. Baptiste a pris des fusils, des sabres et des énormes bottes qui prouvent bien que d'une enjambée, surtout lorsqu'ils se sauvent, les Allemands, comme leur père l'Ogre, peuvent faire sept lieues.

Grand'mère a dit à Baptiste que ce qu'il avait fait pour M. le Curé était très bien et qu'elle lui rendrait ce qu'il lui avait donné si généreusement.

5 avril. — Le château n'est pas trop endommagé, mais les écuries et les remises sont dans un état déplorable. Les Allemands ont démoli les murs à coups de pioche pour y faire entrer leurs canons et les caissons. Au beau milieu du parc, sur la grande pelouse, les Boches avaient installé leurs chevaux, et comme ils avaient trouvé Pâquerette et Nonotte à leurs mangeoires, ils les avaient prises toutes les deux. Mais voilà que toutes les deux elles se sont mises à ruer et à mordre leurs gardiens, qui n'en ont plus voulu et les ont rendues à Baptiste. Dans les allées du parc il y a des ornières où je tiens debout dedans, comme dans un fossé, et le petit pont qui est au-dessus de la Gerpée, la petite rivière qui coule en bas de la pelouse, est tout démoli. Mais tout cela n'est rien en comparaison du village, où il n'y a plus que deux maisons debout. Les autres sont des tas de pierres... ou des grands

trous. Le grand pont de la route qui passe par-dessus le chemin de fer a été démoli par les Boches; partout, partout, les fils de l'Ogre ont fait des horreurs!

Paul-André et moi avions peur qu'ils fassent du mal à Lida et à Fox, le chien et la chienne de papa, mais heureusement Baptiste a pu les enfermer à temps. Cependant Fox un jour a cassé sa chaîne et il a voulu se jeter sur un Allemand pour le mordre. Le soldat lui a donné un coup de crosse qui lui a cassé la patte. Mais Françoise, la femme de Joseph, l'a bien soigné et il ne boite presque plus. Nous avons aussi retrouvé Coco, le chat préféré de grand'mère. Il est toujours gras et superbe. Il faut dire que c'est une bête extraordinaire, aussi grand qu'un chien, avec une superbe fourrure à longs, longs poils noirs et blancs. Il fait l'admiration de tout le monde et bien souvent des amis ont conseillé à grand'mère de le mettre à une exposition où il aurait sûrement un prix. Sa tête est ravissante, avec un petit museau tout noir, découpé comme un masque dans sa robe blanche. Ses yeux sont dorés le jour et noirs la nuit. Il est si fier et si majestueux que papa l'appelle le roi Coco. C'est vrai que dans le monde des chats, Coco doit être un roi ou un prince. Il est dédaigneux pour ses semblables et ne va jamais se promener sur les toits comme les chats de gouttière. Il lui faut toujours un tapis sous ses pattes, un coussin pour dormir et une assiette décorée de fleurs pour manger. D'habitude grand'mère l'emmène toujours à Paris avec elle, mais cette année il avait fallu le laisser aux Rosiers, et Françoise avait promis de veiller bien sur lui. Quand les Allemands sont entrés au château et qu'ils ont vu ce bel angora, le commandant a dit que si ses soldats manquaient de nourriture, ils en feraient un beau civet. Probablement que Coco a compris, car durant tout le temps que les fils de l'Ogre sont restés chez nous il a disparu. On ne savait pas ce qu'il était devenu. Puis quand les Prussiens sont partis, il est revenu d'un air triomphant, la queue en l'air en ronronnant de toutes ses forces.

6 avril. — Depuis qu'elle a eu cette zeppelinite, M^{lle} Annic, ma poupée, a perdu son appétit et je trouve qu'elle a beaucoup maigri. Alors Paul-André, qui est son médecin, lui a ordonné des bains ferrugineux, dans le petit ruisseau de la Gerpée. Voilà comment nous avons fait. Nous avons été chercher des clous et des vieux fers à cheval à la forge, et nous les avons mis dans l'eau pour la rendre ferrugineuse, puis nous avons baigné dedans M^{lle} Annic.

Mais voilà que l'autre couleur rosé de son autre joue a disparu et qu'elle est toute pâle maintenant des deux côtés.

8 avril. — Ce n'est pas de chance; depuis que nous sommes aux *Rosiers*, il pleut tout le temps. Alors nous restons dans la grande bibliothèque à regarder des images; dans des beaux livres tout dorés, Paul-André et moi nous lisons l'histoire de *la Belle-au-Bois dormant*, du *Petit Chaperon rouge* et de *Barbe-Bleue*. J'aime beaucoup les contes, mais j'aime mieux encore les histoires qui

des pots à eau. Il y avait une inondation dans l'aile du château où nous couchons. Le toit a été égratigné par un obus et cela a fait un petit trou qu'on n'avait pas vu d'abord et qui s'est agrandi peu à peu. Je me suis aussi levée et déjà mes pantoufles nageaient dans une mare. Cela m'aurait bien amusée de barboter dedans, mais maman a eu peur que je m'enrhume. Le lendemain, il a fallu nettoyer tous les parquets et, pour aider Baptiste, Paul-André et moi, nous avons eu une bonne idée. Nous avons pris nos brosses à cheveux et nos brosses à dents et

nous avons frotté à tour de bras pour que ça re-luise. Quand Baptiste est arrivé, nous pensions qu'il serait bien content. Eh! bien, pas du tout! Il était furieux! Il disait qu'il s'était donné bien du mal pour rien et qu'il lui fallait recommencer à étendre sa cire. Ce n'est pas notre faute, nous ne savions pas que ce n'était pas dans l'eau qu'on trempait les brosses pour frotter les parquets, mais dans un machin spécial qui s'appelle encaustique.

12 avril. — Comme il faisait beau temps aujourd'hui, nous en avons profité pour aller faire une grande promenade jusqu'à la ferme du père Bidet. Quand je dis la ferme, c'est une façon de parler, car tout est détruit. L'étable, la laiterie, la fromagerie, le poulailler, tout ça, c'est pêle-

mêle, dans un fouillis de pierres, de planches, de paille, d'outils à labourer, on ne s'y reconnaît plus. Le père Bidet a un peu reconstruit une cabane avec ce qu'il a pu trouver par terre et c'est là qu'il demeure avec Fanchette, sa femme, et ses enfants. Nous leur avons apporté des paquets de vêtements, car les pauvres gens n'ont plus rien dans leurs armoires. Les Prussiens ont pris tout ce qu'il y avait dedans et des meubles, ils ont fait du feu. Près de la ferme, il y a un grand champ plein de trous d'obus. Au milieu, nous avons vu des croix en bois où étaient accrochés des képis de soldats français qui sont tombés là pendant la bataille. Alors, une idée m'est venue. J'ai dit à Mademoiselle :

— Il faudrait cueillir des fleurs pour mettre près de ces croix où les braves soldats ont été enterrés.

Mademoiselle a trouvé que c'était vrai, qu'il fallait chercher des fleurs, et nous sommes tous partis



Il a voulu se jeter sur l'Allemand.

sont arrivées, comme celles de Jeanne d'Arc et de Napoléon I^{er}.

Paul-André et moi nous trouvons que du temps de Jeanne d'Arc et de Napoléon I^{er} c'étaient des vraies batailles. On voyait beaucoup de soldats qui se battaient avec des lances, des sabres, des épées. C'était très beau. Les uniformes étaient magnifiques! Des couleurs éclatantes avec des broderies d'argent et d'or. Ah! c'étaient des belles batailles. Tandis que maintenant tout est changé. Les soldats sont dans des trous et sales et pleins de boue.

Ah! ce n'est pas de belles batailles! et tout cela c'est la faute des fils de l'Ogre qui sont des poltrons et qui se cachent dans des trous comme des taupes.

10 avril. — Il pleut! Il pleut toujours, et voilà que cette nuit j'entends un petit clapotement d'eau dans ma chambre et je vois maman et Mademoiselle en chemise de nuit apportant des cuvettes et

avec Paul-André et les enfants du père Bidet cueillir des marguerites, des mugets et des violettes dans les bois.

Alors, voilà qu'il m'est arrivé une aventure extraordinaire, comme les histoires qu'on lit dans les livres. Nous étions dans « le bois des faisans dorés » et j'avais déjà fait un gros bouquet de clochettes et de bruyères, lorsque j'aperçois une aubépine magnifique. Je vais pour la cueillir, mais c'était trop dur et ça piquait. J'appelle Mademoiselle. Pas de réponse. Je crie :

« Paul-André!

Paul-André,

viens donc m'ai-

der! » Mais tou-

jours personne.

Ils avaient dû s'é-

loigner d'un au-

tre côté. L'en-

droit où je me

trouvais était

comme un fourré

très épais et je

commençais à ne

plus retrouver le

sentier. Tout à

coup, devant

moi, je vois deux

yeux noirs qui

me regardaient

fixement et une

tête apparaît en-

tourée d'un fou-

lard jaune et

rouge. C'était un

homme! Mais un

homme pas ordi-

naire. Il était ni

blanc, ni noir,

plutôt couleur de

pain d'épices. Il

avait une moustache noire et des boucles d'oreilles.

Je me dis : c'est un Boche! C'est même le roi des

Boches, parce qu'il avait quelque chose qui brillait

à son turban. Sûr il va me couper en petits morceaux

et il me mangera après. J'essaye de me sauver, mais

pas moyen, les ronces s'accrochaient à mes jupes!

Et l'homme avançait toujours de mon côté, en fai-

sant des grimaces et en criant des mots que je ne

comprenais pas. Je commençais à avoir très peur. Je

pensais que je ne reverrais plus maman, papa, Paul-

André, grand'mère, ni les Rosiers, ni plus rien au

monde, que j'étais perdue, et que le Boche allait me

tuer. Alors, je me suis mise à pleurer en criant :



« Au secours! Au secours! Le fils de l'Ogre va me manger. »

« Au secours! Au secours! Le fils de l'Ogre va me manger. »

Puis, tout à coup, j'ai pensé à ce que Baptiste avait dit, qu'il ne fallait pas montrer aux Allemands qu'on avait peur d'eux, mais au contraire être très mal poli. Alors, je me suis retournée vers l'homme et j'ai crié très fort :

— Je n'ai pas peur de toi, méchant Boche, j'ai un fusil dans ma poche et si tu me coupes en petits morceaux je te tuerai, vilain macaque d'Océanie.

Alors voilà que l'homme se met à rire et ses dents étaient toutes blanches dans sa figure de pain d'épices. Ça faisait comme des amandes.

— Moi pas Boche, fit-il, *little girl* (1), moi pas Macaque d'Océanie, moi Hindou, moi soldat anglais. Vive la France et la Han-gleterre!

C'était pas un Boche! Quelle chance! C'était un soldat des Indes. Alors j'ai ri beaucoup et lui aussi.

Puis il m'a raconté quelque chose que je n'ai pas compris; alors je lui ai fait signe de ve-

nir avec moi au château; mon institutrice sachant parler anglais, elle pourrait lui répondre.

Juste à ce moment, Paul-André et Mademoiselle revenaient à ma recherche. Ils étaient tout étonnés de me voir causer à ce bel Hindou, en turban jaune. Mon institutrice a tout de suite compris ce qu'il demandait. Il paraît qu'il était soigné à l'ambulance de Mareuil; mais, comme il allait mieux, il avait été se promener et s'était perdu.

HERCÉ.

(A suivre.)

(1) Petite fille.

JEANNETON

HISTOIRE D'UNE POUPÉE FRANÇAISE

Comme dans toutes les petites villes, à Vanise, tout le monde se connaît par son nom, et maintenant plus que jamais, en ces heures de douleur commune, chacun adresse à ceux qu'il croise dans



Tu embrasseras papa pour moi.

la rue, non plus seulement un bonjour machinal, mais quelques mots d'intérêt, de réconfort. On s'interroge : « Avez-vous des nouvelles ? » Angoissante question, car les nouvelles, venues Dieu sait d'où, vieilles de plusieurs jours, ne peuvent en rien rassurer celui qui attend toujours, qui craint sans répit ; en un jour, en une heure, en une seconde, il peut se passer tant de choses !... là-bas..., sur le front, dans la tranchée !

La tranchée ! ce mot nouveau, pour ainsi dire, dont hier on ne faisait aucun usage, et qui, maintenant, est sur toutes les lèvres, à toute heure du jour : la tranchée, ce sillon criminel, plein de boue glacée, qui serpente parmi les champs, hier, riant de blés et de coquelicots, dévastés aujourd'hui, la-

bourés non plus pour les semailles par le soc de la charrue, mais par les obus assassins, la tranchée, sinistre comme une tombe, tombe d'ailleurs pour combien de braves ! Mais nul ne récrimine ; cette plaie est sainte, ce mal héroïque. Il n'y a qu'une alternative : laisser l'odieux barbare souiller le sol de la patrie, détruire les cathédrales, martyriser vieillards, femmes et enfants, ou croupir dans cette tranchée pour arrêter sa marche. Et nul n'hésite une seconde : plutôt la mort lente, torturante, épouvantable, que cette honte sans nom, que ce dégoût sans précédent.

La tranchée, c'est la frontière mobile qui arrête désormais le boche, la frontière qui recule pas à pas, heure par heure, au-delà des bornes violées, que l'on poussera jusque sous les murs de Berlin, s'il le faut, comme les vagues de la mer, à la marée montante, d'une marche irrésistible recouvrent peu à peu la grève immense, balayant les crabes immenses qui y pullulent.

Dans les rues de Vanise, en passant, on se dit maintenant un mot amical : « J'ai une lettre ! » — « Moi, j'envoie un paquet : du tabac, des conserves, du chocolat, un cache-nez... » La poste est le cœur de la cité, c'est elle qui, comme le cœur d'un battement lance le sang dans les artères pour le ramener par un autre à son départ, lance les lettres par la ville et reçoit celle du pays pour les adresser à ceux qu'on aime, là-bas... où ? on ne sait au juste, sur le front de tant de lieues, dans la tranchée.

M^{me} Arbelle, comme les autres épouses, envoie chaque semaine un ou deux de ces petits colis précieux à son mari, sous-lieutenant, avec les autres, dans la tranchée.

Elle les porte au bureau de poste et Jeanne-Marie, sa fillette, l'accompagne. Jeanne-Marie n'a que cinq ans, mais c'est aujourd'hui, hélas ! une petite personne sérieuse, presque grave ; la tristesse constante que sa mère anxieuse, dissimule pourtant de son mieux, a déteint cependant sur l'enfant hier si turbulente et si gaie ; Jeanne-Marie est sage, silen-

cieuse, sombre; elle pense, elle aussi, à son père absent — à son cher papa.

Papa? elle arrête instinctivement l'appel qui souvent monte angoissant, de son petit cœur, à ses lèvres roses, parce qu'elle devine que sa mère en pleurerait. Jamais Jeanne-Marie n'eût si bien senti l'amour que l'enfant a pour son père, si ce terrible exil n'eût éloigné le lieutenant Arbelle.

Et Jeanne-Marie, depuis qu'elle voit sa mère portant des paquets pour l'absent, se dit qu'elle aussi veut envoyer quelque chose à son père. Mais quoi! Jeanne-Marie ne sait pas encore assez bien tricoter pour lui faire de chaudes chaussettes de laine, elle n'a pas d'argent pour acheter des conserves ou du tabac, elle n'oserait, du reste, jamais en aller demander à la buraliste; depuis la guerre, Jeanne-Marie n'a plus de chocolat à goûter, elle n'en désire d'ailleurs plus depuis qu'on envoie les tablettes à son père, Jeanne-Marie n'a rien.

Si, au fait, Jeanne-Marie a une poupée, une belle poupée qu'elle a eu justement pour le Noël, — le Noël de l'an passé, car en ce dernier décembre le petit Jésus n'a pu venir à cause des batailles sur toutes les routes, — une poupée superbe, vêtue de soie rose, qui ferme les yeux quand on la couche, et dort, madame, comme une fille sage, qui parle aussi et dit Pâ-pâ. Puisque Jeanne-Marie n'a que sa poupée, elle enverra sa poupée à son père. Certes, cela lui fait gros cœur de se séparer de sa fille. Mais Jeanne-Marie n'hésite pas à l'envoyer, puisque c'est pour son père; elle partira ce jour même.

Dans un placard, Jeanne-Marie a trouvé une feuille de papier, elle la lisse doucement de sa petite main soigneuse pour effacer les plis, et doucement elle y couche sa poupée, après l'avoir bien embrassée en lui disant à l'oreille : « Tu embrasseras papa pour moi, Jeanneton. »

Pâ-pâ..., répond la poupée sur laquelle Jeanne-Marie se penche, pressant en ce geste, par mégarde, le ressort du jouet.

Tant bien que mal, plutôt mal que bien, mais l'intention est si bonne, Jeanne-Marie a ficelé son colis; presque tout un peloton de ficelle y a passé, le paquet est solide, il n'y manque plus que l'adresse, mais Jeanne-Marie ne se préoccupe pas de ce détail, elle dira à la dame de la poste : « C'est pour papa », et cela suffira, songe-t-elle en son âme neuve et simple.

M^{me} Arbelle a suivi de loin l'étrange manège de sa fille et bien vite elle a deviné, compris l'intention mignonne qui lui fait monter des larmes aux yeux; loin de chercher à arrêter ce geste exquis, elle s'arrange, au contraire, pour faciliter la tâche de l'enfant. Jeanne-Marie trouve la porte du logis baillante, sa mère n'est pas là, l'enfant se glisse doucement au dehors, son paquet sous le bras, sa maman la suit du regard.



« Pour papa... »

L'enfant court de toute la vitesse de ses petites jambes, arrive au bureau de poste, tout proche, en ce petit pays, elle entre.

A la buraliste, se haussant sur ses petons, elle

venue à son tour à la poste, la directrice lui tend le singulier colis de la fillette :

— Voici, Madame, je n'ai pas voulu le refuser à Jeanne-Marie. Je savais que j'allais vous voir bientôt



Arbelle songe à sa femme, à sa fillette.

tend son paquet par le trou du grillage en disant d'une voix nette : « Pour papa... »

La receveuse sourit, elle connaît Jeanne-Marie, elle prend le paquet et répond à l'enfant : « C'est bien, Jeanne-Marie, il partira par le prochain courrier. »

— Merci, Madame, murmure Jeanne-Marie, qui, joyeuse, revient, en sautant, au logis.

Quand M^{me} Arbelle, quelques instants après, est

pour vous le rendre.

— Merci. Mais il faut l'envoyer.

— L'envoyer ?

— Oui, je vais mettre l'adresse et le nom de l'expéditeur. Il ne faut jamais arrêter un geste d'enfant, quand ce geste part du cœur.

*
* *

Le paquet est arrivé avec les autres au secteur,

et, comme les autres, il a été distribué à son destinataire, dans la tranchée.

Le lieutenant Arbelle a été frappé de son apparence singulière, de son enveloppement primitif, mais, à la lecture de ces mots : « Expédié par Jeanne-Marie », il l'a développé de ses doigts impatients.

Pendant qu'il le tourne un peu nerveusement, un son s'échappe de l'objet : « Pâ-pâ. » Arbelle pâlit, il croit entendre, dans l'écho, la voix de sa fille. Le papier se déchire et la poupée en sa robe rose apparaît.

Arbelle a compris l'initiative de son enfant, et deux soldats, à ses coudes, penchés, sans curiosité mauvaise, sur l'envoi qui vient rompre la tristesse de cette vie, n'ont pas souri, comprenant, eux aussi, le petit drame dont ce joujou est le personnage comique et poignant.

Arbelle, dans un coin, derrière lui, a couché la poupée, elle a clos ses grands yeux bleus, toujours rêveurs, elle semble dormir. Il reprend son attitude de guetteur.

L'ennemi est à 100 mètres à peine. Il ne faut avoir aucune distraction, nul oubli.

Mais guetter, cela n'empêche point la pensée de galoper dans le cerveau, au contraire : le lieutenant Arbelle songe à sa femme, à sa fillette avec une intensité telle, qu'il les voit devant ses yeux, Jeanne-Marie berce sa poupée, vêtue de rose, les yeux clos.

La poupée, elle, est là, à présent, loin de son berceau de dentelles, dans la boue.

La nuit arrive, une nuit de brume, de pluie glacée, de vent lugubre, d'attente angoissante; on s'engourdit dans l'immobilité silencieuse, froide, pénétrante; les obusiers même se sont tus, on ne voit passer au ciel sombre aucun éclair de fusée.

Arbelle sent un irrésistible sommeil abaisser ses paupières, il semble que l'émotion qu'il vient de ressentir, en recevant le colis de sa fille, a achevé de dépenser son énergie journalière, lassée de tant d'attente; puis, les yeux clos, il lui semble qu'il revoit, mieux encore, son foyer.

Il s'endort, malgré son désir de veiller; malgré la prudence, la consigne, il dort.

*
* *

Soudain, dans l'ombre, une voix étranglée par

l'angoisse appelle : « Pâ-pâ ». Arbelle, en sursaut, se réveille, il demande :

— Que veux-tu, Jeanne-Marie ?

Mais, aussi vite, il s'est repris. Ce n'est point, hélas ! sa fille qui l'appelle; elle est demeurée là-bas au logis dont il est si loin, seul ici dans la tranchée.

Pourtant, il a bien entendu, il ne rêvait pas; d'ailleurs, voici qu'une seconde fois le cri se répète à demi étouffé : « Pâ-pâ. »

Mais on dirait que la poupée parle... Qu'est-ce donc?... Malgré la prudence, malgré la consigne, Arbelle a tiré le petit briquet de sa poche, il a tourné le ressort, frutt, la vive étincelle a jailli, allumant la petite flammèche, c'est assez pour voir.

Arbelle se penche sur la poupée, couchée dans la boue, endormie. Qu'est-ce ? Jeanneton ne dort plus, elle n'est plus couchée, elle est là, dressée, les yeux grands ouverts, ses yeux de faïence qui luisent effrayés, à la flamme du briquet, elle est déjà à moitié enfoncée dans la terre, qui semble remuer, et, à mesure qu'elle s'enfonce, elle appelle, le ressort pressé par le terrain : « Pâ-pâ. »

Arbelle a compris. Dans la nuit et le silence, les ennemis, à 50 mètres, ont creusé une mine qui vient d'aboutir sournoisement en dessous de la tranchée; un éboulement s'est produit, silencieux, inaperçu dans l'ombre, mais la poupée, posée sur le sol, à ce mouvement imperceptible, a été redressée, elle s'est enfoncée, comme une graine dans le sillon; pressée par la terre, elle a parlé. « Pâ-pâ. »

Arbelle, dans un éclair, a compris; il bondit, lance un ordre bref, des pas, des jurons, un galop éperdu claquent dans la nuit, suivis bientôt d'une effroyable explosion. Baoûm...

La tranchée a sauté, mais aucun des Français n'a été tué, l'ordre d'Arbelle a été assez prompt pour sauver ses hommes, pour les arracher au tombeau de boue.

L'appel de la poupée a sauvé le lieutenant et ses soldats de la mort, le geste de Jeanne-Marie a sauvé son papa.

« On ne doit jamais, disait M^{me} Arbelle, arrêter le geste d'un enfant, si ce geste part du cœur. »

Qui sait?...

Jérôme DOUCET.



Le Chat de Furnes

Par Marguerite BAULU

— Ne perdons pas notre temps en lamentations, gronda Lederick, tenons plutôt conseil.

Tous, alors, se rapprochant, miaulèrent à voix basse. Et voici, le soir venu, ce qui se passa.

A huit heures, il faisait une nuit tout à fait noire. La foule se tassait lentement sur la grand'place. Les soldats et les gens de la milice enflammèrent



Les gens de la milice enflammèrent...

des torches et des tonnes de goudron. Là-haut, dans le ciel obscur, des lumières s'allumèrent aux quatre coins de la tour. La foule, le nez en l'air, se mit à observer, à travers la balustrade de la plateforme, les quatre petites ombres noires des gardiens et le carré sombre du panier aux chats. Tout à coup, elle assista à un spectacle auquel elle ne s'attendait guère.

Lorsque les quatre gardiens, sans défense aucune, s'avancèrent vers le panier et commencèrent à en soulever le couvercle, les chats, qui s'étaient concertés à l'avance, avant que les mains tendues

pussent se refermer sur leurs reins, sautèrent à la figure des quatre hommes, leur arrachèrent les yeux, les mordirent, les griffèrent, bondirent sur leur crâne et, de là, sur le garde-fou, sondant, sous leurs pattes, le gouffre effroyable de la nuit. Alors, tandis que les gardiens, aveugles et saignants, hurlaient en courant et se cognant aux pierres de la balustrade, les chats, furieux de peur, flamboyants, tragiques sous leurs oripeaux de carnaval, cherchèrent un périlleux moyen de descendre de la haute tour.

Celle-ci était un véritable bijou de pierre, orné de colonnettes, de feuillages, de gargouilles et de corniches. D'en bas, les spectateurs suivaient passionnément des yeux les chats adroits qui, pour sauver leur vie, essayaient d'enfoncer leurs pauvres griffes dans les pierres inflexibles; un matou est habile, et s'accroche, c'est vrai, mais la tour était haute, haute... De plus, entre les saillies, il y avait des endroits lisses, où les griffes ne pouvaient s'agripper, et alors c'était la dégringolade, le tournoiement, la mort...

Parfois, dans sa chute, un chat était arrêté par un relief ou une gargouille; alors il miaulait dans la nuit comme un désespéré, puis, avec courage, il reprenait sa terrible descente. Les spectateurs s'amusaient follement; cette longue agonie des chats était infiniment plus récréative que le « jet » qui ne durait que quelques secondes.

Les animaux angoissés serpentèrent ainsi sur la haute tour en dentelle pendant bien un gros quart d'heure. Puis, le résultat fatal s'accomplit : la guirlande se défit; un à un les princes, les bergères, les chats bottés et coiffés de plumes, comme de pauvres fourrures molles, au pied des stalles tombèrent, broyés, saignants, morts...

Quand plus un mouvement ne se produisit sur la tour, la foule, joyeuse, repue, s'en alla boire des chopes de bière au *Pélican* et à l'*Hôtel de la noble Rose*. Michelle, restée seule sur la place où toutes les lumières s'étaient éteintes, avec une lanterne comme un brancardier la nuit sur le champ de bataille, s'en vint se pencher sur chacun des cadavres, leva doucement leur petite tête, et quand vint le tour du onzième et dernier, se releva avec une exclamation de joie : le chat vert n'y était pas!

Qu'était-il donc arrivé à Lederick?

Quand le couvercle du panier s'était soulevé, une petite voix argentine lui avait murmuré : « Saute

sur la gargouille du deuxième étage. » Echappant à un gardien aveugle, il bondit sur la balustrade de la tour, et alors, dans le noir, dans le vide effroyable, à trente mètres au-dessous de lui, guère plus grosse qu'un crayon, il vit s'avancer dans l'espace une petite gargouille horizontale. A l'idée du saut qu'il avait à faire et que s'il manquait la baguette étroite, il tomberait sur le sol, ses jambes fléchirent, sa tête tourna... Mais la petite voix argentine relentit encore : « Saute donc ! »

Alors, il ferma les yeux, prit son élan et plongea. Précipité en fléchette, il vint tomber si fort à droite



Michelle restée seule sur la place...

de la gargouille qu'il n'aurait certes pu s'y agripper, si, par miracle, la pierre ne s'était soudain amollie, permettant à ses griffes d'y mordre; par un énergique redressement, il s'installa à cheval sur le monstre de pierre; quand il fut bien d'aplomb, tournant la tête par derrière, vers la face de la tour, quel fut son étonnement de voir celle-ci s'ébranler légèrement et s'entr'ouvrir... La fente était menue, mais Lederick se fit étroit et passa... Après son passage, l'issue se referma...

Jamais, je vous le jure, chat ne fut aussi surpris. A l'intérieur, ce fut bien autre chose : il errait par les beaux magasins vides et devant lui de lourdes portes de chêne massif, barrées de ferraille, grinçaient sur leurs gonds, et d'elles-mêmes s'entre-bâillaient... Il attrapa trois ou quatre souris dodues et lentes, qui vinrent pour ainsi dire se mettre entre

ses pattes. Enfin, il arriva dans les caves, où il passa la tête par un soupirail, regarda et écouta : le couvre-feu avait sonné, on n'entendait plus aucun bruit, toutes les lumières étaient éteintes; l'homme-chat voyait délicieusement clair.

Avec un regard de pitié aux cadavres de ses infortunés camarades, il traversa la place, entra au *Gobelet d'Or* et se glissa dans le lit de Michelle qui se réveilla pour l'embrasser et lui faire d'heureuses caresses.

A partir de ce moment, ce chenapan de Thyl croyant le chat vert mort au pied des Halles, Michelle pouvait aisément lui dérober la vue de son minet. Et celui-ci vécut paisiblement caché chez sa petite fille jusqu'au jour où elle lui montra un homme en pain de corinthes comme les boulangers en cuisent à Furnes, pour la Saint-Sylvestre. A cette vue, le cœur de Lederick se mit à battre comme une petite pendule : cette nuit-ci était donc la dernière de l'année, et à minuit il lui faudrait comparaître devant le tribunal des chats ! Il pensait avec anxiété : « Demain serai-je chat ? serai-je homme ? »

Toute la journée se passa dans une fièvre mi-joyeuse, mi-craintive; vers le soir, il entendit fortement claquer la porte de la rue, et Liévin, dont la voix annonçait qu'il avait trop bu, commanda brutalement à Michelle d'aller lui chercher de la bière à la cave. Sans doute l'enfant fut-elle trop lente à l'impatience de l'ivrogne, car celui-ci saisit sa canne plombée, et jusque là-haut Lederick put entendre, sous les coups, crier, hurler et pleurer sa petite fille. Alors il oublia tout, jugement, tribunal, roi d'or, reine d'argent, il se précipita au bas de l'escalier, sauta sur l'épaule du gremlin et enfonça nerveusement ses griffes dans le gras du bras pour l'empêcher de battre Michelle.

Mordu, griffé, Liévin poussa un cri de douleur et se retourna; à la vue du chat vert ressuscité, devenant fou de rage, il saisit sur la table une paire de ciseau, en creva les yeux de Lederick, puis l'aplatissant sur le sol, le broya des coups de sa lourde canne. Dame Barbara qui, de la maison voisine, entendit les cris, entra précipitamment, arracha les deux victimes à l'ivrogne, porta le chat mourant sur le lit de Michelle et, avec l'aide de la petite fille, pansa ses plaies et les entourait de fines bandelettes de lin.

Revenu à lui, Lederick, malgré sa souffrance, but un peu de lait et fit semblant de dormir. Mais il ne dormait pas, il réfléchissait : cette nuit, aurait-il la force d'atteindre la grand'place ?

Il entendit le veilleur crier : « Dix heures !... Dix heures et demie !... » Onze heures !... Tout dormait dans la maison...



...sauta sur l'épaule du gredin...

Aveugle, grelottant de fièvre, il essaya de se lever sur ses quatre pattes, mais il retomba... Alors il rampa, se laissa glisser sur l'escalier et se traîna hors du soupirail. Dans les rues, il gémissait de douleur en heurtant ses blessures aux cailloux et aux angles des maisons : il s'évanouit trois fois et mit une heure pour une distance qu'il parcourait habituellement en cinq minutes.

Sans doute le pauvre aveugle se serait-il trompé de chemin, si une musique suave ne l'avait doucement guidé vers la grand'place. Il ne voyait rien, mais il sentait sur sa face un souffle doux et parfumé comme s'il passait sur un champ de violettes... La musique, de plus en plus enchanteresse, était produite par les chats, qui avaient, ce soir-là, une voix que personne ne leur entendit jamais. Quand ils se turent s'éleva, dans l'espace embaumé, la voix de la reine d'argent :

— Lederick, mon royal époux me cède la joie de t'annoncer que nous te faisons miséricorde et souveraine grâce.

Les mots magiques à peine achevés, Lederick sentit se soulever ses pattes de devant ; dans une

sensation délicieuse, il monta, grandit ; ses yeux s'ouvrirent à la lumière ; de tous côtés, l'aube rose et blanche argentait la grand'place ; sur les escaliers des pignons, sur les dentelles des clochers, les pinacles des tours, la blanche mouette chantait la gloire de Lederick d'une voix aussi surnaturelle que celle des chats magiques.

Quand le jour fut tout à fait venu, le joaillier s'en alla chez le juge conter sa belle histoire ; toute la ville s'émerveilla ; dame Barbara et Michelle pleurèrent de tendresse et le vilain Liévin, avec son sacripant de fils, furent chassés et honnis.

Dans les années qui suivirent, la réputation de Lederick de Buck ayant grandi par toute la contrée, il obtint des magistrats de Furnes qu'on abolît en son honneur la triste coutume de la « Musique » et du « Jet des Chats ». Ainsi ses épreuves servirent à la fois aux gens de son pays, qu'elles rendirent moins cruels, et à la race des chats dont elles terminèrent l'incroyable martyre.

Marguerite BAULU.



Liévin et son fils furent chassés...

tié les deux insolents, retourna butiner parmi les fleurs auxquelles son vol musical raconta sa victoire.

MORALITÉ.

Ne méprisons jamais de plus petits que nous, car nous pourrions le regretter.

LA VENGEANCE D'ARLEQUIN

COMÉDIE EN 1 ACTE

PERSONNAGES : ARLEQUIN. — PIERROT.
— UNE DAME. — UN CHIEN. — UN
CHAT. — UN PERROQUET.

Au lever du rideau, Arlequin est installé au coin d'une rue, assis par terre sur un morceau de tapis, en train de tondre un caniche. Tout en travaillant, il siffle un gai refrain.

Une dame, portant son perroquet sur son épaule, son chat sous son bras et tenant son chien en laisse, vient se poster devant lui. Elle est vieille et habillée d'une façon ridicule.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DAME. — C'est vous, monsieur, qui êtes le tondeur de chiens?

ARLEQUIN. — C'est moi-même, madame, pour vous servir. Que désirez-vous?

LA DAME. — Je vous amène trois animaux auxquels je tiens comme à la prune de mes yeux. Ce sont trois animaux de valeur auxquels je tiens...

ARLEQUIN, moqueur. — Comme à la prune de vos yeux. J'ai compris, madame, j'ai l'entendement très rapide. Il suffit qu'on me dise les choses une fois pour que je m'en souviens toute ma vie, ainsi je sais que vous tenez à ces trois animaux comme à la prune de vos yeux.

LA DAME, à part. — Se moquerait-il de moi? Il ne m'inspire pas grande confiance. (Haut). Dites-moi, monsieur, n'êtes-vous pas un peu jeune pour faire un métier qui demande autant de tact et de doigté?

ARLEQUIN. — Moi, madame? Mais j'ai tondus les chiens de tous les présidents de la République depuis M. Thiers, qui était un de mes amis, et un bien brave homme, madame, vous pouvez m'en croire. Je vous



Une vieille dame.

définir de trouver un tondeur de chiens qui connaisse mieux son métier que moi.

LA DAME. — C'est que, vous savez, je tiens à ces animaux...

ARLEQUIN. — Comme à la prune de vos yeux, je sais. Mais ce n'est pas pour me dire cela que vous êtes venue, je suppose?

LA DAME. — Je désirerais que vous rognassiez les ongles de mon perroquet, que vous coupassiez le bout de la queue de mon chat et que vous tondissiez mon chien.

ARLEQUIN, à part. — Oh! Oh! voilà une vieille perruque dont l'éducation me semble avoir été très soignée, si j'en juge par ses rognassiez coupassiez et tondissiez. C'est dommage que le plumage ne ressemble pas au ramage.

LA DAME. — Que dites-vous? Parlez un peu plus haut, jeune homme, je suis un peu sourde.

ARLEQUIN, à part. — Heureusement.



Pierrot apparaît.

LA DAME. — Vous dites?

ARLEQUIN. — Je dis que je calculais le temps qu'il me faudra pour accomplir ces besognes délicates. Repassez dans une heure, madame, et tout sera fait ainsi que vous le désirez.

LA DAME. — Je ne peux pas rester ici?

ARLEQUIN. — Non, madame, cela m'intimiderait et je ne ferais que des sottises. Laissez-moi vos animaux, madame, et dans une heure je vous les rendrai absolument transformés.

LA DAME. — Ne les laissez pas s'échapper surtout.

ARLEQUIN. — Soyez sans crainte. (La Dame disparaît après avoir embrassé tendrement son chien, son chat et son perroquet et les avoir déposés sur le trottoir.)

SCÈNE II

Pierrot apparaît dès que la dame a quitté la scène.

PIERROT. — Bonjour, cher confrère, quoi de neuf en mon absence?

ARLEQUIN, finissant de tondre le caniche. — Pas grand chose, seulement ces trois ustensiles qu'il faut accommoder au goût de leur maîtresse.

PIERROT. — Bien, à l'ouvrage.

ARLEQUIN, profondément étonné. — Comment à l'ouvrage?

PIERROT. — Dame! ne faut-il pas accommoder ces trois ustensiles, comme tu dis si élégamment?

ARLEQUIN. — C'est moi qui vais le faire.

PIERROT. — Non, c'est moi.

ARLEQUIN, avec indignation. — C'est trop fort! Tu m'as demandé de te remplacer pendant que tu allais en ville et tu m'as dit: «Tous les clients qui viendront pendant mon absence seront pour toi.» Est-ce vrai?

PIERROT. — Parfaitement vrai. Je te laisse le caniche et je prends le reste. Puisque tu n'as pas encore commencé, tu n'as rien à dire! Hop! décampe! Laisse-moi ma place.

ARLEQUIN, furieux. — C'est trop fort! On m'y prendra encore à te rendre service. Je me plaindrai au commissaire.

PIERROT. — Taratata! File! Vas-y tout de suite, chez le commissaire, tu me débarrasseras. C'est mon tapis, c'est ma place, tous les clients qui viennent là sont pour moi.

ARLEQUIN, subitement calmé, se lève et se dispose à s'en aller. — Tu as raison, tiens! Et je ne vais pas me disputer avec un bon camarade comme toi pour une bêtise pareille. Je dois, du reste, avoir du travail chez moi. Au revoir.

PIERROT. — Une seconde, tu ne me dis pas ce qu'il y a à faire.

ARLEQUIN. — C'est juste. Il faut tondre le chat, couper la queue au perroquet et rogner les ongles du chien.

PIERROT, ébahi. — Pas possible.

ARLEQUIN. — C'est comme je te le dis. La vieille veut faire une bonne farce à sa concierge qui raffole de ses trois animaux.

PIERROT, riant aux éclats. — Et





Commençons.

elle a trouvé cela! C'est trop drôle! C'est trop drôle! Ah! Ah! Ah!

ARLEQUIN. — Seulement, dépêche-toi, il faut que ce soit fini dans un quart d'heure.

PIERROT. — Aïe! Enfin, je vais me dépêcher.

ARLEQUIN. — Et puis, mon vieux, vingt francs comme paiement, parce que c'est urgent.

PIERROT. — C'est donc cela que tu faisais tant de difficultés pour t'en aller! Eh bien, mon vieux, nous partagerons et nous boirons à la santé de la pipelette à laquelle il s'agit de faire une farce.

ARLEQUIN. — C'est dit. Au revoir.

PIERROT. — Au revoir. Rendez-vous dans une heure chez Colinette, elle m'attend.

ARLEQUIN. — Entendu. (A part): Je donnerais bien quelque chose pour être là au moment des explications... Mais il vaut mieux que je me mette à l'abri.

SCÈNE III

PIERROT, seul. — Commençons par couper la queue au perroquet. Allons, arrive ici, Jacquot. C'est dommage, une si belle queue. Ce que la pipelette va être furieuse! (Il prend de grands ciseaux et coupe, une à une, toutes les plumes de la queue). Ah! Ah! Ah! Tu en as une tête comme ça, mon vieux Jacquot!... Au tour du chien, maintenant. Donne la patte, mon vieux chien, donne vite la papatte. (Le chien aboie!) Ne te mets pas en colère, je ne te ferai pas de mal. Tiens, vois-tu, c'est fini pour celle-ci. Donne l'autre papatte. Là, ça y est. A présent, le chat! J'en aurai pour un peu plus longtemps. Tondre un chat, ce n'est pas banal! Mais c'est rudement amusant! C'est dommage qu'on n'ait pas de la besogne comme ça tous les jours, le métier serait moins monotone!

Le chat a tout un côté de tondue quand la vieille dame reparait sur la scène. Pierrot, très occupé, ne la voit pas. La vieille regarde sans

comprendre et sans rien dire pendant quelques secondes, puis se met à trépigner en poussant des cris discordants.

SCÈNE IV

PIERROT, levant la tête. — Une folle! C'est ennuyeux, je n'aime pas ça, les fous! Il y en a qui ont des idées si extraordinaires.

LA DAME, se précipitant sur Pierrot en lui montrant les deux poings. — Ah! vaurien! Ah! chenapan! Ah! canaille! Ah!... Ah!... Ah!... (Elle étrangle de rage.)

PIERROT. — Pour sûr, elle est folle, je ne la connais pas.

LA DAME, tapant sur Pierrot de toutes ses forces. — Ah! mauvaise graine! Ah! gibier de potence!

PIERROT, rendant les coups. — Te tairas-tu, vieille folle? Au large, ou j'appelle la police.

LA DAME, même jeu. — Mon perroquet chéri! Mon miaet bien-aimé! Ah! je ne me consolerai jamais. (Elle lâche Pierrot pour prendre dans ses bras son chat à moitié tondue et son perroquet sans queue qu'elle serre sur son cœur; elle éclate en sanglots.) Je t'avais cependant bien dit, brigand, que j'y tenais comme à la prune de mes yeux. Hi! hi! hi! Faut-il avoir peu de cœur-cœur-cœur pour causer tant de chagrin à une vieille fem-a-a-me?

PIERROT, se frappant le front. — Ah! je comprends!... C'est cette mauvaise peste d'Arlequin qui m'a joué ce tour.

LA DAME. — Arlequin! Oui! il était là tout à l'heure! C'est à lui que j'avais recommandé mes chéris. Je me souviens maintenant. Au premier moment, j'ai été si saisie que j'ai perdu la tête...

PIERROT, avec un geste de menace. — Ah! le bandit! il me le paiera! Et dire que je ne me suis pas méfié une seule minute...

LA DAME, de nouveau gagnée par la colère. — Tout cela, ça ne me regarde pas. C'est vous qui êtes établi ici. Je m'en vais porter plainte chez le commissaire.



Une correction.

PIERROT, furieux. — Ah! non, par exemple.

LA DAME. — Ah! si.

PIERROT, barrant le chemin. — Vous ne passerez pas!

LA DAME. — Je passerai.

PIERROT. — Non.

LA DAME. — Si. (Elle lâche son chien et son perroquet et administre à Pierrot une seconde correction, tandis que les trois animaux se mettent de la partie: le chien lui mord les mollets, le chat lui griffe les mains et le perroquet s'en prend à ses cheveux.)

PIERROT. — Au secours! Au secours! On m'assassine!

RIDEAU

PETITE CORRESPONDANCE

Lulu. — Je suis également sans nouvelles de Marjolaine. Elle était à Lille avant la guerre, mais j'ai bien peur que nous ne la retrouvions plus, car on dit que les « Boches » ont envoyé toutes les poupées, tous les jouets et toutes les pendules qu'ils ont pu trouver, dans leur vilain pays! Pauvre Marjolaine! Je voudrais, si tel a été son sort, qu'elle arrive en miettes pour lui épargner le chagrin de l'exil.

Tendrement à toi. — F.



Z. 22. — On remet une nouvelle tête à Blurette demain. Le chirurgien habituel est mobilisé et c'est un débutant qui va faire l'opération. J'espère que tout se passera bien, mais je ne suis pas tranquille. J'irai la voir dès que ce sera permis. Elle serait contente de te voir aussi, tâche d'avoir un instant de liberté, j'irais te prendre en auto. Affectueusement. — H

Le Gérant : L. VERPILLOT.

PARIS. — LOUIS DE SOYE, IMPRIMEUR.